

Fiction

Number 88, Fall 2002

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/19169ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (print)

1923-3191 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

(2002). Review of [Fiction]. *Nuit blanche*, (88), 13–27.

Raphaël Korn-Adler
SÃO PAULO
OU LA MORT QUI RIT
 Hurtubise HMH, Montréal,
 2002, 243 p. ; 32,95 \$

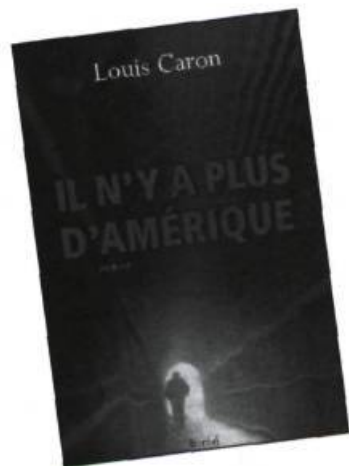
L'autre soir, à Artv (je sais, j'suis snob...), je visionne le beau film de Larry Weinstein consacré à Kurt Weill et s'ouvrant avec l'interprétation par Nick Cave de *La complainte de Mackie*. Et je me dis qu'il reste d'une actualité aussi féroce que Big Brother. C'est dans ce même univers que nous entrons avec Raphaël Korn-Adler, un monde où règnent en maître les Kenneth Lay (Enron, ça vous dit quelque chose... et George Bush II), Bill Gates et Silvio Berlusconi. PLUS QUE JAMAIS ! L'argent et le pouvoir, y a que ça. PLUS QUE JAMAIS !

L'anecdote – on pourrait appeler ça la trame principale : Pedro Sokolof Gomes, brillant informaticien, sorti de la misère grâce à ses recherches sur l'intelligence artificielle, replonge brusquement dans le désert. Non seulement perd-il du jour au lendemain son emploi, mais sa femme, Iris, déesse et avocate nègre, contracte une étrange maladie fatale du système nerveux central, le syndrome réticulo-imbique, provoqué par un blé doublement transgénique ! Ironie du sort : tous ceux qui en sont victimes meurent le sourire aux lèvres. Le calvaire de Pedro ne s'arrête pas là : sa fille, Marianne, s'abîme dans la drogue, tandis que son fils, Renato, devient numéro deux de « L'Ordre de la Vérité Suprême », une secte dirigée par Obando, ex-bourreau pendant la dictature militaire.

Bref, une véritable critique

de la raison cynique sous forme fictionnelle ou encore une sorte de preuve de la mise en condition qui nous paralyse sous les illusions de la société du spectacle. Traité du désespoir ou précis de décomposition ? Comment répondre autrement qu'en insistant sur l'intense amertume qui se dégage de ce mémorial, de ce livre qui constitue au premier abord un chef-d'œuvre d'hyper-réalisme : « un monde de rats et de blattes ». Il s'agit bien sûr – Kafka ou Céline se seraient entendus sur ce point capital – de celui des hommes, la plus dangereuse, la plus sauvage de toutes les espèces. D'un côté, les grandes firmes générant des milliards avec les OGM et de l'autre, l'église catholique interdisant la contraception.

À la réflexion, ce roman est bien davantage en ce qu'il démontre l'étendue sidérale du grand mensonge universel, dont le Brésil n'est au fond qu'un exemple illustre mettant en lumière l'implacable lâcheté de la « tourbe humaine » (l'expression est de Cioran, si ma mémoire est bonne) et favorisant, par la grâce de son histoire hollywoodienne, la rencontre dans l'obscur de la misère des riches et de l'impudence de la plus grande part de l'humanité, devenue muette par assèchement. Sans doute les petits intellos confortablement assis sur leur cul douillet seront-ils déçus de ne pas trouver le carnavallesque, le *futebol* et le métissage d'usage (j'allais oublier leurs fantasmes... on sait lesquels...). C'est que le Christ rédempteur de Rio ouvre ses bras sur un enfer comme on n'a pas idée



quand on n'assiste qu'à des colloques subventionnés par les mendiants de tous les pays.

Michel Peterson

Louis Caron
IL N'Y A PLUS
D'AMÉRIQUE
 Boréal, Montréal, 2002,
 427 p. ; 27,95 \$

Publié un quart de siècle après le premier, le neuvième roman de Louis Caron raconte la « traversée de la nuit » de Suzanne Demers et de l'Amérindien Billy Memory dans une caverne ancestrale située à Central Valley, dans l'État de New York. Épouse et associée de l'exportateur de bois Hubert Gendron, Suzanne a chassé de leur demeure cossue de Longueuil son mari qu'elle

rend responsable de la mort de leur fils de 13 ans, François. Celui-ci a été précipité avec sa petite amie du haut du pont Jacques-Cartier, un an plus tôt, après avoir été violé et étranglé par deux malfrats. Consciente d'avoir poussée Hubert à l'irréparable, Suzanne va demander à Billy de l'aider à sortir du « cul-de-sac » où elle se trouve.

Tel est le compte rendu que fait la femme en détresse à l'Amérindien dans la première des quatre parties du roman. Dans les trois suivantes, Billy « [prend] les devants » et révèle à Suzanne la suite des événements dont il a été lui-même un témoin plus ou moins actif. Son récit procède comme le précédent par multiples analepses (retours en arrière) et le lecteur y apprend que l'épouse s'est réfugiée dans une secte au « sigle significatif » : CURE, pour « Church of Universal Reunion ». Elle est devenue l'esclave docile et intransigeante dans l'espoir de communiquer avec son fils par des « séances de communion cosmique ». De son côté, Hubert a été impressionné par Walter Williams, un mécanicien rencontré à Central Valley au hasard de ses pérégrinations américaines. Williams a formé un groupe de « survivalistes » en lutte armée contre les politiciens et les bureaucrates de Washington qui « [conspirent] pour priver les citoyens de leurs droits ». Hubert échange son adhésion à cette « milice populaire » contre le démantèlement de l'empire de la CURE afin de délivrer sa femme. L'audacieux projet réussit, mais le couple ne se retrouvera pas : Hubert vit aujourd'hui « quelque part au Canada » avec Jeri, la fille de Walter, et l'enfant issu de leur union.

Il n'y a plus d'Amérique est un honnête roman dont les enchaînements et les ramifications, particulièrement dans la troisième partie, finissent par créer un univers romanesque crédible, cohérent et captivant, raconté avec force détails dans un texte qui tient à la fois du récit conventionnel, du roman d'aventures et du thriller. Il ne faut pas s'arrêter aux propos racoleurs de la quatrième de couverture, qui présente le livre comme un « portrait prophétique [...] d'une Amérique qui éclate ».

Jean-Guy Hudon

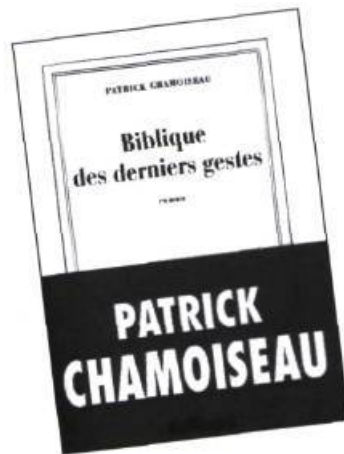
Patrick Chamoiseau
BIBLIQUE
DES DERNIERS GESTES
Gallimard, Paris, 2002,
789 p. ; 32,95 \$

He ! Ho ! Ensemencements éternels ! Je vous prie de me croire : le dernier Patrick Chamoiseau est de taille, de *hAutre* taille. Pas seulement par le nombre biblique de pages, mais surtout par la lumineuse mangrove de paroles et d'écritures qu'il offre dans une inestimable générosité.

Pour qui a quelque peu suivi l'auteur ces dernières années, le narrateur est connu. Il s'agit du Marqueur de paroles, également Guerrier. Il tient Bic et stylo digital de l'écran tactile. Ces outils avaient jusqu'à ce jour prêté leurs yeux et leurs oreilles aux légendaires figures enkystées dans l'inconscient martinico-antillais. L'écrivain avait alors procédé au « transcribage » des conteurs, *quimboiseurs* et autres sorciers plus puissants encore, nègres marrons, danseurs de com-

bat. Manquaient les hommes des bois et une femme des bois en particulier : Man L'Oubliée, la *désensorcelleuse* pleine de la grâce des forces cosmiques emportant au travers des siècles de l'esclavage (comparables par leur absence totale de limites, à l'holocauste et au Goulag) et de l'histoire universelle, Balthazar Bodule-Jules. Ce dernier, Gabriel de lui-même (permettez un coup d'œil du côté de Salman Rushdie), notre homme né il y a quinze milliards d'années (rien de moins) se voit doté d'une omniscience telle qu'il est le Tout apparu avant même les dieux hindous. C'est pourquoi il peut choisir de mourir quand bon lui semble – c'est-à-dire, très exactement, trente-trois jours et quelques poussières plus tard –, fort heureux de revivre en souvenirs les émotions abordées avec ses sept cent vingt-sept femmes. Corps et verbe se conjuguent ici en frénésies florissantes parce que le personnage donne beaucoup plus à cultiver qu'une simple présence de papier ; il est la mémoire charnelle, énergétique, des univers en fusion. Hubert Reeves aimera sûrement.

À lire ce magnifique livre, on peut par moments se demander s'il n'y aurait pas toutefois chez Patrick Chamoiseau une tendance à retourner à la Grande Mère Primordiale (« l'amour est le moteur de toute relation »). Certes, mais comme mythe et surtout, surtout, dans les éclaircies du fantôme sans que jamais ne soit déniée la force du négatif, de la pulsion de mort. En tout cas, la chronique annoncée de la mort de Balthazar, Fils et



Père du soleil, conscience d'un peuple et de tous terriens et intersidéraux, circule par tous les canaux imaginables. Jusqu'aux touffes de bambous, d'une redoutable efficacité, qui s'emploient à exploser aux confins des mondes la nouvelle de la disparition prochaine, diffractée de l'esprit primordial à venir.

Michel Peterson

Lionel Duroy
MÉFIEZ-VOUS
DES ÉCRIVAINS
Julliard, Paris, 2002,
287 p. ; 36,95 \$

C'est l'histoire d'un écrivain qui raconte l'histoire d'un écrivain qui raconte l'histoire d'un écrivain. Mise en abyme ô combien vertigineuse et, hélas, ô combien galvaudée par tous ces plumitifs fâcheux chez qui le manque d'imagination le dispute à la vacuité stylistique.

Mais là, c'est autre chose.

Sous la plume de son protagoniste, Luc Esline, écrivain de son état, Lionel Duroy expose de main de maître de quelle manière « la réalité fait [...] écho au livre ». L'intrigue opportuniste que développe Luc Esline s'inspire du voisinage d'icelui : tous capteurs en éveil, l'écrivain observe, espionne, conjecture, enquête. Il rédige son journal et paral-

èlement, un roman dont les personnages sont ses voisins, dont il ne change même pas les noms. « C'était une folie, ce livre. Gager qu'un groupe d'individus vaguement constitué, quel qu'il soit, pouvait inspirer un roman, puis le porter, avec mon concours bien entendu, mais tout de même. » Si parfois la folie s'insinue, c'est juste parce que l'écrivain lui-même s'y perd et y perd à loisir le lecteur : ce n'est pas exactement que la réalité et la fiction se confondent, c'est plutôt qu'il devient difficile de les distinguer, à tel point que Luc Esline doit faire des efforts de mémoire pour ne pas gaffer auprès de ses voisins. Ses personnages sont comme l'émanation, l'essence dramatique des personnes réelles, car « le besoin d'absolu est plus fort dans la littérature que dans la vie ». Démurge un tantinet pervers, Luc Esline revisite les événements réels pour leur donner un sens dans son roman. Car « [I]l n'y a que dans la vie réelle qu'on parvient à étouffer les scandales, à diluer le drame dans le potage quotidien en conjuguant nos lâchetés. Les livres sont le seul espace où chacun est prié d'aller au bout de son destin. À moins que l'écrivain lui-même ne jette l'éponge ». Et la fiction peut bien finir par transpirer dans



la réalité, à donner douloureusement conscience de leur vacuité aux pseudo-personnages que nous sommes tous, finalement. Un conseil : méfiez-vous des écrivains...

Isabelle Collombat

John Updike
BECH AUX ABOIS
 Trad. de l'américain
 par Michèle Hechter
 Seuil, Paris, 2002,
 248 p. ; 34,95 \$

Henry Bech, le héros de deux autres livres de John Updike, est de retour. Ce « quasi-roman » (c'est ainsi que l'auteur le désigne) est composé de cinq épisodes, relativement autonomes, de la vie du fameux écrivain new-yorkais. Âgé de soixante-dix ans, Bech est « aux abois », car il a peur de laisser son créateur...

Adulé en République Tchèque, il est pourtant méprisé par une bonne partie de ses concitoyens. Lorsqu'il obtient le Prix Nobel de littérature, le milieu littéraire et le public réagissent violemment. On ne peut pourtant pas lui reprocher d'être vaniteux ou de céder trop facilement aux flatteries. Au contraire, ce personnage tour à tour séducteur et facétieux ne se départit jamais de son humour, de son ironie et de son intégrité dans un monde littéraire en proie aux com-

promissions et aux querelles d'ego. Le récit du court passage d'Henry Bech à la tête de l'Académie des Quarante, par exemple, est l'un des épisodes les plus burlesques du roman. John Updike livre un portrait décapant d'une assemblée d'artistes sénescents, cupides et parasites.

En revanche, on découvre un aspect plus sombre de la personnalité de l'écrivain lorsque, mû par une soudaine colère, il assassine un critique littéraire dont il ne supporte plus les commentaires odieux. Au lieu d'être épouvanté par le crime qu'il vient de commettre, Bech récidive et s'adjoint même les services de Robin, sa jeune compagne fascinée par son audace. La conclusion du roman est nettement moins macabre. Invité à recevoir son prix à Stockholm, Bech se tire une nouvelle fois d'une situation fâcheuse par une ultime pirouette...

Sylvain Brehm

Sylvain Garneau
POÉSIES COMPLÈTES
 Les Herbes rouges,
 Montréal, 2001,
 197 p. ; 16,95 \$

Prématurément disparu (il mourut à 23 ans, en 1953), Sylvain Garneau avait pourtant déjà entrouvert à grandes portes son imaginaire à la délicatesse et à la fureur de la parole et du désir. Non, il ne fut pas fou, et non, il ne fut pas romantique. À peine quelques souffles – mais quelle cage thoracique ! – d'exaltation de jeunesse, proche parfois de la passion faustienne. Mais sans plus. Ce poète vint dans le monde pour affirmer sa marche personnelle sans jamais verser dans la sensiblerie, comme si la plénitude lui avait été donnée. En rapprochant ses vers juvéniles de ceux de

Une brochette de nouveaux auteurs aux ÉDITIONS PIERRE TISSEYRE

- Nouveautés 2002

Collection SÉSAME: (6 à 9 ans)



L'AFFAIRE DAFI
 Carole MULOÏN
 Sésame #39 - Roman

**LA SOUPE AUX
VERS DE TERRE**
 Josée CORRIVEAU
 Sésame #40 - Roman



**LE VOYAGE
EN AFRIQUE
DE CHAFOUIN**
 Carl DUBÉ
 Sésame #45 - Aventures



**D'OÙ VIENNENT
LES LIVRES ?**
 Raymonde PAINCHAUD
 Sésame #46 - Humour

Collection CONQUÊTES: (à partir de 12 ans)

**LE CHEVALIER DES
ARBRES**
 Laurent GRIMON
 Conquêtes #90
 - Aventures/histoire



Collection CHACAL: (à partir de 12 ans)



**STORINE,
L'ORPHELIN DES
ÉTOILES**
 - I : LE LION BLANC
 Fredrick D'ANTERNEY
 Chacal #17 - Science-Fiction/
 Fantastique

Des valeurs sûres à découvrir !

Rimbaud, Alain Bosquet et François Hertel avaient eu la plume franchement plus heureuse que Gilles Marcotte qui, lui, le tirait dans des lignes complaisantes du côté des Jacques Prévert, Raymond Queneau et Francis Ponge. Ce n'est pas en parlant d'objets qu'on prend le parti pris des choses.

C'est donc avec bonheur qu'on voit aujourd'hui réédité les deux recueils de Sylvain Garneau : *Objets trouvés*, publié en 1951 et préfacé par Alain Grandbois, et *Les trouble-fêtes*, paru initialement en 1952. Serge Patrice Thibodeau, qui signe la présentation, a raison de souligner la remarquable aisance du poète à jouer de la chute et du refrain. Sitôt entré dans son univers, on perçoit la justesse d'une langue qui ne se déborde – oh !, à peine... – que lorsqu'elle aperçoit dans l'obscurité un futur à offrir : « – Si l'ombre avait une ombre on verrait des fantômes ». Voilà : on n'est jamais à plat chez cet écrivain. Sa métrique « classique » ne l'empêche pas, bien au contraire, de révéler sa liberté intérieure, charpentée d'ailleurs. Car un roi sage, même dans ses moments les plus fous, voit au loin : « J'habitais un château mais j'aimais la forêt ». Et ce roi habita la ville et la campagne, navigua sur les trottoirs et courut sur les rivières. Il connut la richesse des arbres et la disette des clochards, le bonheur des papillons et la rigueur de la folie. Se côtoient chez lui des poèmes délicieux, d'une suavité précieuse à l'être, avec d'autres plus graves, ancrés dans la folie des fantasmes,

comme quand une folle de village entend dans le givre des carreaux « [D]es palmiers d'argent sous un ciel de cuivre / Et des viols sans fin sur les sables chauds ». Peurs et passions sont encryptées là, dans la tragique beauté de la désespérance vitale. Tôt initié aux rivages de l'homme, le poète les quitta en assurant sa présence.

Michel Peterson

Gaétan Bélanger
LE JEU ULTIME
David, Ottawa, 2001,
243 p. ; 17 \$

On nous enseignait autrefois qu'un bon dénouement est logique, complet, inattendu, et, en étudiants poliment contestataires, nous n'en finissions pas de protester contre le caractère apparemment contradictoire de ces exigences. Nos professeurs auraient peut-être évité bien des discussions oiseuses si, tout simplement, ils nous avaient plongé plus généreusement dans le roman policier. Les meilleurs spécimens de ce genre littéraire répondent, en effet, à ces critères. S'y mêlent le classique et l'inédit, le logique et l'imprévisible, le familier et le dépaysant.

Ce premier polar de Gaétan Bélanger va assez loin dans la recherche de ce difficile équilibre. Le contemporain y trouve son compte, car il recherche les émotions fortes promises par les jeux extrêmes. Une menace surgit que rien ne semble justifier. Le crime qui appelle la sanction laisse aussi peu de traces que les usurpations d'identité courantes sur Internet et il se peut que la punition frappe



un autre que le coupable. La confiance, qui conduira ou pas aux révélations indispensables, s'établit ou se refuse de la façon la plus sélective et la moins logique qui soit. En ce sens, il y a réussite, car le filon est riche, la logique criminelle plausible et implacable, l'identification du criminel aléatoire et intelligemment entêtée.

Maintenant qu'il s'est révélé apte à construire un scénario, il restera à Gaétan Bélanger à parfaire les dialogues, le style, les transitions. S'il y parvient, l'écrivain aura rejoint le romancier.

Laurent Laplante

Saul Bellow
RAVELSTEIN
Trad. de l'américain
par Rémy Lambrechts
Gallimard, Paris, 2002,
266 p. ; 24,95 \$

En une série de tableaux et de vignettes, Saul Bellow, Prix Nobel de littérature (1976), évoque, sous les traits d'Abe Ravelstein, la vie d'un professeur émérite de philosophie politique, juif, homosexuel, dandy et auteur d'un livre à succès.

L'écrivain, âgé de 86 ans, propose dans ce faux roman, à mi-chemin entre les mémoires et la biographie, une réflexion sur le thème de la mort inspirée à la fois par la fin de son ami Alan Bloom, survenue en 1992, et par les

défaillances de son propre corps.

Cet « hommage » posthume n'a toutefois pas fait le bonheur de tous les admirateurs d'Alan Bloom, guru de l'intelligentsia politique américaine. Ses détracteurs lui ont surtout reproché d'avoir révélé l'homosexualité de Bloom et le fait qu'il était mort du sida.

Au pays de la rectitude politique (notamment sur les campus), cette querelle sur la fidélité aux morts a complètement occulté le débat sur la valeur artistique du livre. Pour le plus grand plaisir des éditeurs, serions-nous tentés d'ajouter, tant l'ouvrage nous a paru déçu et bancal.

Dans ce portrait brodé sur le mode du souvenir et de l'anecdote, Saul Bellow a choisi de faire avancer son récit au « coup par coup » comme il le dit lui-même, en y mêlant de larges pans de sa propre vie (dont ses déboires matrimoniaux avec sa précédente épouse qui constituent peut-être les meilleures passages du livre) et en adoptant la digression systématique pour structure.

Si l'on ajoute à cette composition chaotique les ruptures de ton déroutantes, certaines ellipses obscures et des incises peu pertinentes, il faut bien admettre que la lecture de *Ravelstein* demande au lecteur québécois



cois une persévérance que ne soutient pas la notoriété tout américaine du personnage.

Heureusement restent l'humour caustique, l'érudition et un sens unique de la nuance qui font le charme des écrits de Saul Bellow. Pour ceux qui voudraient faire connaissance avec ce très grand écrivain de langue anglaise né au Québec, nous suggérons de reporter la lecture de *Ravelstein* après celle des chefs-d'œuvre que sont *Les aventures d'Augie March* et *Herzog*.

Yvon Poulin

Michel Quint
EFFROYABLES JARDINS
Joëlle Losfeld, Paris, 2000,
62 p. ; 9,95 \$

Michel Quint
AIMER À PEINE
Joëlle Losfeld, Paris, 2002,
76 p. ; 11,95 \$

Deux titres inspirés de la poésie de Guillaume Apollinaire coiffent ces deux superbes plaquettes d'un auteur qui s'est avant tout consacré à la littérature policière et au roman noir. À fortes consonances autobiographiques, *Effroyables jardins* met en scène des personnages émouvants que la vie, dans sa distribution d'épreuves, n'a pas ménagés. Le récit s'ouvre avec la confession d'un gamin qui a honte de son père, ensei-

gnant et clown à ses heures. Les confidences du jeune garçon sont touchantes mais le récit de ce qui a amené son père à jouer l'auguste l'est encore davantage. En effet, dans le patois du Nord, le cousin Gaston s'épanche à son tour. Anciens résistants, le père du jeune garçon et Gaston ont été les otages des Allemands après avoir fait sauter les transformateurs de l'arrondissement. Il se souvient de leur détention dans un ravin avec deux autres jeunes hommes : « [...] on se disait : crénom de cadeau, on a le plaisir et le privilège de visiter notre propre tombeau ! » Or la sentinelle chargée de les surveiller, Bernard Wichi, ancien clown et futur cinéaste, jongla avec sa nourriture au bord du trou tout en en laissant tomber quelques morceaux...

Aimer à peine est la suite d'*Effroyables jardins*. On retrouve le narrateur devant le cercueil de son père qu'on descend dans la fosse. Le fils s'empresse de lui raconter l'épilogue de ses aventures de résistant avant que la terre ne l'ait complètement enseveli.

Au début de la vingtaine, en 1972, le jeune Français débarque en Allemagne et fait la connaissance d'Inge, jeune fille aux yeux bleu chagrin. « Et je l'avais vue venir droit sur moi, grand lys nocturne à la peau pâle, décolleté profond, belles épaules, vingt ans, guère plus, une chevelure tzigane sombre, et un visage de Lorelei à se jeter au Rhin. » Arrive ce qui devait arriver : le jeune Français s'éprend de la jolie Allemande. S'ensuit le récit d'un amour que les tristes attentats des jeux olympiques de Munich et d'étranges coïncidences mèneront au drame.

Une belle leçon d'humilité et d'amour filial.

Sylvie Trottier

Vente d'Onest

VOTRE PLAISIR DE LIRE :
NOTRE PLAISIR D'ÉDITER !

ANN LAMONTAGNE

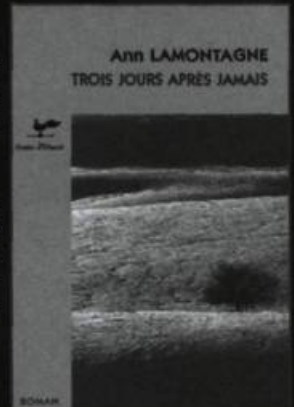
Trois jours après jamais

(roman)

Après un long hiver, c'est en vain que la population du Québec surveille l'arrivée du printemps.

L'abatement succède à l'inquiétude quand on prend conscience qu'il pourrait bien s'agir des premières manifestations d'une nouvelle période glaciaire...

24,95 \$
ISBN 2-89537-052-4



SOUS LA DIRECTION DE CLAUDE BOLDUC

Petites danses de Macabré

(nouvelles macabres)

Treize auteurs du Québec, de la Belgique et de la France présentent, chacun à sa façon, une vision de la mort. Ces quelques fleurs noires pour vos nuits blanches vous sont offertes par

Natasha Beaulieu
Pierre Bernier
Claude Bolduc
Stéphane-Albert Boulais
Gaston Compère
Anne Duguël
Serena Gentilhomme
Jean-Luc Geoffroy
Guy Jean
Paul Mathieu
Raymond Ouimet
Jean Pettigrew
Jean-François Somain

19,95 \$ ISBN 2-89537-054-0



SYLVAIN MEUNIER

La dernière enquête de Julie Juillet

(roman policier)

Julie Juillet s'était juré que c'en était fini de la police et des enquêtes.

Au nom de l'amitié, toutefois, elle accepte de pister un médecin qui la conduira au cœur d'un immonde trafic de femmes et d'enfants...

Une aventure à la mesure de l'héroïne découverte dans *Enquête sur la mort d'une vierge folle* et *Enquête sur le viol d'un père Noël*.

24,95 \$ ISBN 2-89537-048-6



Jean Levi

LE RÊVE DE CONFUCIUS
Albin Michel, Paris, 2002,
369 p. ; 15,95 \$

L'histoire de l'Empire du Milieu, comme celle de bien d'autres nations, est tissée d'autant de règnes de plénitude, caractérisés par la paix, l'ordre et l'abondance, que de périodes chaotiques marquées par les guerres, les rébellions, les famines et la pauvreté. Le roman de Jean Levi, *Le rêve de Confucius*, raconte une de ces périodes sanglantes : celle des années qui conduisirent à la chute des Ts'in et à l'avènement de la dynastie des Han.

Foisonnant de personnages dont les noms chinois ont été traduits en français – ce qui aide tout de même à ne pas s'y perdre –, cette saga historique met en scène l'ascension des deux principaux chefs rebelles, Taillefer (Lieou Pang) et Plumet (Hsiang Yu), leur association pour vaincre le fils du fondateur des Ts'in, et l'affrontement final pour l'obtention du trône de l'empire céleste et la constitution d'une nouvelle dynastie. Autour de chacun de ces deux chefs gravite une foule de partisans, d'épouses, de concubines, d'amis, d'ennemis, de lettrés et de conseillers tour à tour traîtres et trahis, assassins et assassinés, vainqueurs et vaincus.

Sinologue, spécialiste du taoïsme et du confucianisme, Jean Levi a choisi de transmettre sous forme romanesque cette période charnière de l'histoire chinoise en réponse à une question : « Eh oui, pourquoi a-t-il gagné, lui

plutôt qu'un de ses rivaux ? » Car des deux chefs rebelles, le futur fondateur des Han perd toutes les batailles qu'il livre, ne fait montre d'aucune bonté ni cynisme particulier et ne possède aucun talent remarquable. Quel curieux destin ! Et qui dit destin, en Chine, dit *Yi King* ou *Livre des mutations*. C'est donc aux figures divinatoires, aux hexagrammes du *Yi King*, que l'auteur fait correspondre comme en écho chacun des chapitres du roman.

Le résultat ? Une saga historique certes fort bien documentée et présentée sous une forme attrayante. Peut-être aurait-il fallu toutefois présenter la liste des personnages et la carte de l'Empire chinois sous les Ts'in d'entrée de jeu plutôt qu'en annexe ? Peut-être aussi faudrait-il d'abord lire la postface de Jean Levi pour faciliter une lecture parfois ardue tant pour les néophytes que pour les lecteurs plus familiers avec la culture chinoise ?

Linda Amyot

Geneviève Letarte
SOUVENT LA NUIT
TU TE RÉVEILLES

L'Hexagone, Montréal,
2002, 195 p. ; 21,95 \$

Le quatrième roman de Geneviève Letarte, artiste aux mille bras et jambes, poursuit les précédents tout en sillonnant un peu plus la sobriété et l'austérité, sans jamais se fixer. La sagesse atteint les personnages au corps, elle a désormais pris place au cœur même des récits qui s'entrecroisent, forts de leur rencontre.



Simone est une femme seule qui enseigne la littérature à l'université. Elle écrit, parfois. Des gens, des événements, ballottés par le texte au gré de la mémoire : Élia sa sœur, Pierre l'étudiant, un bain de lune dans un cimetière avec Pauline, Méva la gérante de bar, quelques instants avec Paul Auster, des sauts à New York pour y

revoir Andreas, un séjour à Pine Grove dans une colonie d'artistes. Bref, tout ce qu'il faudrait pour attirer le consommateur respectable des respectables librairies-café. Et quand Simone va chez l'analyste ou chez le réalisateur Brandon Mathews, c'est bien sûr pour s'éviter, en venir à toucher le feu de fantômes organiquement encryptés.

On saisit que *Souvent la nuit...* pourrait être lu pour ses vertus lénitives. Et pourquoi pas ? Mais les trois voies narratives qui se partagent l'espace du quotidien, de l'existence parallèle et de l'imaginaire montrent que la vulnérabilité et la force de survivre de Simone s'engendrent mutuellement, dans l'intensité d'un perpétuel transit. Nomade peut-être à la recherche d'un enracinement impossible, toute à sa solitude, elle visite la nuit, sa

Avez-vous lu ?

Les nouveautés chez LES ÉDITIONS PERCE-NEIGE



Gérald Leblanc

Le plus clair du temps

Dans *Le plus clair du temps*, Gérald Leblanc avance tout en douceur, en mode mineur, comme un blues, avec le temps qui passe, sur une saison chaude, sur l'attraction entre les êtres, au cœur des éphémérides qui jalonnent l'existence humaine.

Poésie, 90 pp.

ISBN 2-920221-93-0, 14,95 \$



Hélène Harbec

Va

Va nous entraîne sur les sentiers de la vie et du cœur, dans une poésie à la fois généreuse et dépouillée, nourrie d'un art de dire qui imprime sur l'ensemble une insigne sensibilité.

« Il s'est écrit des poèmes / le temps nécessaire au détachement / le temps nécessaire à l'attachement / le temps nécessaire avant de pouvoir dire Va. »

Poésie, 148 pp.

ISBN 2-920221-97-3, 18,95 \$

En vente chez votre libraire

LES ÉDITIONS PERCE-NEIGE, 140, rue Botsford, suite 22, Moncton (NB) E1C 4X4
Tél. : (506) 383-4446 • Téléc. : (506) 857-2064 • Courriel : perceneige@nb.albn.com

nuit, dans des chemins de traverse, conduisant chaque fois ailleurs : « Le chemin que l'on prend pour se perdre est aussi celui par lequel on se retrouve ». Une certitude : que la fuite éternelle ramène à soi, qu'on se précipite vers l'autre dans de lointaines contrées ou qu'on ausculte la tempête des mots. Il s'agit, pour déjouer l'opposition entre la vérité et le mensonge, la dépasser en retrait, de développer une attention à l'ordinaire, aux sensations qu'il déploie. Simone n'a pas vu le ciel grec... Qu'à cela ne tienne ! Les films de Theo Angelopoulos façonneront la couleur nécessaire.

Le vertige, la chute, la visite de la Faille, l'appréhension du gouffre qui convoque un regard libéré du narcissisme et de l'intimité orthopédique que véhiculent trop de romans québécois. Geneviève Letarte pratique une écriture délicate, empressée, boulimique, paisible. Jusqu'à ce qu'un secret de lumière adienne, un jour. Au fond des choses et de la femme.

Michel Peterson

Larry Tremblay
LE VENTRILOQUE
Lansman, Carnières-
Morlanwels, 2001,
48 p. ; 13,95 \$

Un ventriloque se pare de voix. Il invente des histoires, devient tour à tour les personnages créés, il fabrique des métaphores, multiplie les images qui sont autant de visages à ses peurs intimes, à ses fantasmes, à ses désirs enfouis. Le ventriloque voyage d'un masque à l'autre, d'un

univers à l'autre. Et le point commun de tous ces voiles et leurres, à savoir ce qui persiste malgré les changements, ce qui ne bouge pas dans la tourmente, c'est son rôle de narrateur : dans cette galerie de personnages, parmi l'écho de ces voix qui entrent en scène, le ventriloque est partout, *seul partout à la fois*. Le langage, allié à l'imaginaire, trace ainsi des lignes de fuite où l'identité se perd en des formes hétéroclites, multipliées. Entre soi et l'autre, il n'y a qu'un pas, un tout petit pas, comme le constate le lecteur de cette pièce de Larry Tremblay. Ce ventriloque/ docteur Limestone fait face à Gaby, une jeune écrivaine de 16 ans : « Le temps et l'espace basculent. Docteur Limestone entre dans la chambre mais on a plutôt l'impression que c'est Gaby qui arrive », indique l'auteur pour faire comprendre l'ambiguïté des identités en présence. Gaby rêve d'écrire le plus beau roman du monde, et même de dépasser Balzac. Mais au cœur de cette ambition, comme le ver du fruit, se profile l'image du frère, lui aussi poète, exilé, oublié, qui confine le rêve de Gaby à l'échec. Ce lien narcissique frère-sœur par la création artistique et le rêve bafoué du grand œuvre évoque cette autre relation fraternelle dont parle Larry Tremblay dans *Le génie de la rue Drolet*, où le personnage principal, artiste manqué, attend, en vain, que sa sœur jumelle reconnaisse devant tous la valeur de son art. On devine le drame subséquent : même sa mère, à la fin, ne reconnaîtra plus son



Denise Desautels
PENDANT LA MORT
Québec Amérique,
Montréal, 2002,
110 p. ; 16,95 \$

Le thème du souffle anime en filigrane le plus récent recueil de Denise Desautels, *Pendant la mort*. Elle fouille et retourne à travers quatre séries de poèmes les liens touffus et complexes unissant une fille à sa mère, liens qui semblent s'amplifier face à la mort annoncée, vécue, puis remémorée de la mère. Vieillesse, santé, beauté, vie, attention aux petites choses, autant de thèmes qui rejailissent avec la chute du corps. Le souffle, celui de la femme en marche, en course, devient celui du texte qui défile, rythmé avec une certaine régularité. Il ne s'agit pas de métrique classique ; c'est un rythme de déambulation, de lecture, qui comporte ses précipitations et ses arrêts. Encore une fois l'écriture et les lieux sont en parallèle et figurent des espaces mémoriels privilégiés (les livres lus, comme des villes visitées en voyage, retiennent une partie des souvenirs et ainsi les définissent). En deux parties de longueurs inégales, cette poésie fluide et diaphane offre des images qui rendent une sensibilité tantôt fébrile, tantôt mélancolique et grave face à la vie et à la mort. La première partie, « Pendant la mort », déploie aubes, matins, étoiles et aurores, succession de jours et de mois qui marquent le passage du temps jusqu'à l'exact « pendant la mort », ce moment insaisissable qui est aussi processus. La deuxième partie, « Février », ouverte avec « La musique des petits riens », précipite la venue de la mort, et la fille vit un *Stabat Mater* à la place de la



filis venant à elle. *Le ventriloque* pour sa part échappe aux affres de la création, et s'inscrit assurément dans le champ de l'art, avec l'importance que lui reconnaissent déjà plusieurs lecteurs. Larry Tremblay, autant poète que dramaturge, poursuit donc une œuvre qui étonne, questionne, voire même qui bouleverse, à travers ces masques multipliés et l'ambiguïté des situations créées. Docteur Limestone, s'adressant à Gaby, mais tout aussi bien au spectateur, affirme à ce titre : « [i] y a des gens qui manipulent l'heure de leur montre, qu'elle soit de grande et de piètre qualité, pour faire coïncider le vrai avec le faux [...]. Ce n'est assurément pas votre cas. Mais entrez donc ! » L'invite est lancée, et je la renouvelle.

Frédéric Boutin

mère, reçoit l'agonie des derniers instants et le dernier souffle, le silence de la voix perdue à jamais et l'impossibilité du dialogue. Le recueil se clôt sur « Les noms propres », seule portion qui ne soit une adresse directe à la mère désormais absente, mais qui redevient présente dans le souvenir, quand l'auteur reprend son monologue.

Broché de références à Camus, Saint-Denys-Garneau, Baudelaire, Paul-Marie Lapointe, ce très beau recueil rappelle fortement *Les heures*, où Fernand Ouellette, d'ailleurs nommément convoqué dans le texte, raconte les derniers moments de son père, avec cette même atmosphère recueillie, éthérée et à la fois bruisante de sensations et d'impressions, qui entremêle sérénité, regrets, difficultés et présence à la vie.

Michel Peterson

Kressmann Taylor
JOUR SANS RETOUR
Trad. de l'américain
par Laurent Bury
Autrement, 2002,
327 p. ; 34,95 \$

Après avoir remporté un grand succès avec la publication d'*Inconnu à cette adresse*, une surprenante plaquette, les éditions Autrement récidivent avec un autre passionnant roman de Kressmann Taylor (Kathrine de son prénom, Kressmann étant son nom de jeune fille). *Jour sans retour*, d'abord paru en 1942, déploie son intrigue dans l'Allemagne des années 1930. Le récit parvient à rendre de façon originale la montée du nazisme par la vision intériorisée d'un personnage inspiré du témoignage d'un pasteur allemand exilé aux États-Unis. Ce jeune étudiant en théologie, assiste, actif mais impuissant, à

l'escalade de l'asphyxiante idéologie prônée par le III^e Reich jusqu'au sein de l'Église : « Je suis né dans un pays et à une époque où deux forts courants de pensée devaient se rencontrer et s'affronter. Les larges eaux claires du christianisme coulaient paisiblement à l'arrière-plan de l'histoire depuis près de deux millénaires ; les nations et les armées, les bataillons et les armadas ne venaient en troubler que la surface ».

C'est avec force détails que l'auteur décrit l'immense entreprise de déshumanisation qu'entreprennent les troupes d'Hitler. La lente mais efficace infiltration de l'Église se fait sous les yeux horrifiés de ses ouailles qui, lorsqu'elles résisteront, seront victimes d'exactions : pour briser l'institution, les nazis commencent par briser les hommes et pour briser les hommes, il leur faut maîtriser l'art de la barbarie. C'est ce que s'attache à démontrer Kressmann Taylor dans ce magnifique roman qui mélange abondamment la fiction à l'histoire, tout en dressant un portrait réaliste et saisissant d'une époque où l'on payait chèrement pour ses idées.

Sylvie Trottier

Janik Tremblay
JULIE
DE SAINT-LAURENT
UNE HÉROÏNE MÉCONNUE
DE NOTRE HISTOIRE
Trait d'union, Montréal,
2002, 388 p. ; 29,95 \$

Avec son troisième ouvrage, Janik Tremblay aborde le roman historique : sous un angle vérifiable et vérifié, elle relate les trois premières des trente années que dura, à partir de 1790, la liaison du prince Édouard de Kent, quatrième fils du roi George



ÉCRITS DES HAUTES-TERRES

NOUVELLES PARUTIONS

YVES ALCAIDÉ

FLOCONS ERRANTS

Écrits intimes — Un enfant du pays ensoleillé de Camus adopte nos quelques arpents de neige et autres flocons errants... et nous sert une fort belle leçon d'hiver.

NICOLE V. CHAMPEAU

LA CICATRICE DU CERF

Poésie — Cassandra réincarnée en punk ?

MICHELINE DANDURAND ET

LOUISE LAFRENIÈRE

TANT L'AVENIR EST TANT ET TANT

Poésie — Quatre mains, trois voix : où la mémoire reprend une couleur de chair et d'os.

JEAN-YVES ROY

L'INVADÉ

Poésie — Un hommage senti au poète Gilbert Langevin.

JEAN-CLAUDE CHARVOZ

LES FRANCORICAINS

La France à l'heure de l'américanisation et de l'anglicisation.

**La maison de la poésie, des contes,
des légendes, des fables et
des écrits intimes**

VOYEZ TOUS LES DÉTAILS DANS NOTRE SITE WEB.

www.hautes-terres.qc.ca

III d'Angleterre et père de la future reine Victoria, avec sa maîtresse française Julie de Montgenet, baronne de Fortisson, dite aussi Madame de Saint-Laurent. L'« autrice », comme tient à se désigner Janik Tremblay, s'appuie pour cela sur des sources sûres, dont *The Prince and His Lady* de Mollie Gillen, qui a également signé l'article « Montgenet [...] » dans le sixième tome du *Dictionnaire biographique du Canada*, en 1987. Respectant les contraintes inhérentes au genre, le roman restitue la vie d'individus particuliers de même que l'époque et les lieux dans lesquels ils ont vécu.

Mais, car il a un « mais », l'imbrication dans la trame romanesque de ces éléments attendus survient souvent de façon artificielle, le narrateur faisant régulièrement office d'informateur, au sens ethnographique du terme. Qu'on songe ici aux explications entourant la légende du Chien d'Or à Québec, le serment du Test, la querelle des Bouffons à Paris, en 1752, la traversée du fleuve Saint-Laurent en hiver, la décoction d'écorce d'aubépine destinée à soulager l'insomnie, la couture d'objets en écorce de bouleau avec des poils d'original teints... Il y a encore ces bals, repas, promenades en traîneau et réceptions de toutes sortes, qui sont parfois de purs prétextes pour convoquer, de façon énumérative, les grands noms de l'histoire canadienne du temps. Les tableaux respirent de toute évidence l'authenticité, mais leur insertion plus ou moins habile provoque parfois une lenteur diégétique (du récit) que certains

tics d'écriture viennent régulièrement appuyer : sous prétexte d'un changement d'interlocuteur, le narrateur est-il justifié, par exemple, de reprendre des propos déjà connus du lecteur ? Les répétitions lexicales rapprochées trahissent de même parfois un peaufinage scriptural inadéquat, comme ici, dans la bouche de Julie : « [...] j'aimerais demeurer dans la chambre que j'occupe présentement. Ma femme de chambre occupe la chambre voisine [...] ».

Loin d'entraîner un constat d'échec romanesque, ces quelques remarques veulent souligner un certain manque de souplesse et de naturel qui menace constamment l'intérêt de la patiente et pertinente reconstitution historique à laquelle procède *Julie de Saint-Laurent*.

Jean-Guy Hudon

Nathalie Castagné
L'HARMONICA
DE CRISTAL
Seuil, Paris, 2001,
619 p. ; 39,95 \$

Ce n'est pas à l'ascension du jeune Ascanio Cherubini, castrat, que l'on assiste dans cette longue mélodie située à la fin du XVIII^e. On aurait pu le croire, car le récit s'ouvre au moment où il quitte son maître, à 19 ans, pour parcourir l'Italie et la Bavière et trouver ses premiers engagements avec trois amis musiciens. Le cœur de l'histoire consiste en ce qu'Ascanio, qui devait en principe se dédier corps et âme à la musique, tombe amoureux du comte Albrecht von Hartenberg. Mais l'amour



ne va pas de soi pour un castrat, bien qu'il soit partagé. Comment être convaincu que le comte l'aime vraiment pour ce qu'il est, et non pas seulement pour l'idéal de pureté qu'il incarne ? Comment le laisser s'approcher d'un corps qui a été méprisé et violé par un prince de Rome ? Comment vivre sereinement une relation homosexuelle dans une société qui tient cette orientation pour sacrilège ? « Songez à la virilité que requièrent les Héros dont les rôles vous sont destinés », le sermonne le vieux castrat Capusta, au faite de sa gloire. « Et cessez d'offenser la Nature : elle est mère de l'Art. »

Autant de thèmes riches en soi, mais y a-t-il là matière à remplir plus de 600 pages ? Le lecteur fourbu qui écrit ces lignes ose en douter. L'art de la synthèse ne figure malheureusement pas parmi ceux que cultive Nathalie Castagné, elle-même chanteuse. Le roman conjugue sur tous les tons larmoiements et sursauts d'espoir, puis désespoirs et bonheurs indicibles ou indécis, au fil d'une narration constante qui déboule sans jamais surprendre. Un style riche et personnel aurait pu racheter la longueur, mais si la langue de Nathalie Castagné est correcte, voire « classique », comme on le souligne en quatrième de

couverture, elle souffre en même temps d'un cruel manque d'aspérité, de relief, de pulsation. Les émotions fusent, mais restent collées sur le papier. Le lecteur veut bien être touché par les états d'âme d'Ascanio, mais il faut l'aider un peu.

François Lavallée

Thomas Abercorn
LA PROTÉINE
DU DIABLE
Trad. de l'américain
par Marie Deversois
Lattès, Paris, 2001,
324 p. ; 29,95 \$

Au cours d'un vol entre New York et Londres, une soixantaine de passagers décèdent des suites de ce qui semble être une intoxication alimentaire. Présent sur ce vol, Martin Keogh, directeur itinérant d'une firme d'ingénierie génétique, n'avait pas touché au plateau repas car, fatigué, il avait préféré dormir. Intrigué toutefois par l'ampleur de l'intoxication, il subtilise un échantillon du plat apparemment responsable de la catastrophe. C'est ainsi qu'il se retrouve en la possession du seul échantillon du saumon mortel, les autres plateaux repas ayant été systématiquement détruits et remplacés par des plats inoffensifs dont les analyses ne révéleront, bien sûr,



aucune anomalie.

Soupçonnant que le saumon avait été génétiquement modifié, Martin mène alors sa propre enquête, au péril de sa vie et de celle des membres de sa famille.

La protéine du diable est le premier roman policier consacré aux OGM qui met l'accent sur leurs dangers potentiels. Thomas Abercorn est d'ailleurs le pseudonyme d'un biologiste travaillant pour une grande société d'ingénierie génétique. L'intention est certes louable, et le fait que l'auteur soit un spécialiste du domaine est un gage de véracité scientifique. Hélas, l'intérêt de l'intrigue est loin de valoir celui du sujet abordé, et on ne peut que déplorer la faiblesse de la traduction française, peut-être en partie due à des carences du texte original.

Isabelle Collombat

**Pier Paolo Pasolini
MÉDÉE**

*Trad. de l'italien par
Christophe Mileschi
Arléa, Paris, 2002,
167 p. ; 29,95 \$*

Les écrits scénaristiques de Pier Paolo Pasolini (1922-1975) constituent l'un des aspects les plus originaux de sa production écrite. À la fois cinéaste, théoricien du cinéma, à l'occasion caméraman

et par ailleurs écrivain prolifique, Pasolini concevait le scénario comme un véritable texte dramatique et non comme un simple recueil d'indications techniques et de dialogues froids. Plusieurs scénarios de Pasolini avaient été publiés en italien, mais seulement deux d'entre eux avaient été traduits en français (et curieusement, il s'agissait de deux films non tournés) : *Saint Paul* (Flammarion, 1980), rédigé en mai 1968, et *Le père sauvage* (Les formes du secret, 1980, épuisé), écrit vers 1963.

Le long métrage *Médée* avait été réalisé en 1969 d'après ce scénario et mettait en vedette la chanteuse Maria Callas, dans ce qui fut son unique rôle au cinéma. Le récit est fidèle à la légende : Jason, qui était à la recherche de la toison d'or, rencontrait Médée sur une île et en faisait son épouse. Inspiré de la tragédie d'Euripide, *Médée* permettait à Pasolini de poursuivre sa réflexion profane sur le mythe, amorcée durant les années 1960 (après avoir consacré des films remarquables à Jésus et à Œdipe-Roi). Le texte se lit comme une pièce de théâtre, avec peu d'indications scéniques et beaucoup de dialogues soignés.

Le livre propose un dossier très complet, comprenant le scénario intégral (très riche du point de vue littéraire), une transcription des dialogues tirés du film, une entrevue avec Maria Callas et enfin une trentaine de poèmes du cinéaste, rédigés durant le tournage. Sans atteindre la perfection et la force de *Saint Paul*, sommet inégalé de l'œuvre littéraire de Pasolini, le scénario de *Médée* offre une lecture originale et stimulante du mythe d'Euripide, qui se retrouve ici réinterprété.

Yves Laberge

5^e anniversaire!

LES ÉDITIONS VARIA

À paraître en septembre et octobre



TERRE D'ARGILE
LOUISE BISSONNETTE

Terre d'argile, récit en quatre temps, met en scène Odyle Leduc, une jeune fille au tempérament artistique et sauvage qui, au fil de ses rencontres avec la nature, le mystère, l'homme et elle-même, deviendra une femme sensible et envoûtante. La fine plume de Louise Bissonnette vous transportera avec enchantement dans l'univers d'Odyle, un personnage sensuel et attachant.

2002, 112 p., 14,95 \$ [ISBN 2-922245-73-X]

RÉCITS



LE CHALET MALÉFIQUE
SUZANNE HARNOIS

Suzanne Harnois propose ici un récit à la fois merveilleusement ironique et sereinement humain, qui touchera les trop nombreux Québécois ayant un jour succombé aux charmes trompeurs de la cabane en bois rond. Les lecteurs reconnaîtront dans ces péripéties le reflet de leurs propres expériences désastreuses, et se vengeront en riant du malheur des autres...

2002, 112 p., 14,95 \$ [ISBN 2-922245-70-5]

ROMAN



DE L'ÉTOFFE DES MIROIRS
NORMAND LEDUC

Dans *De l'étoffe des miroirs*, premier volet de *Visages et voyages d'Oréal Pessoa*, s'ouvre une stupéfiante enquête destinée à lever le voile sur cet énigmatique individu et le théâtre auquel il se voue corps et âme. D'entrée de jeu, le lecteur est convié à jeter bas tous les masques et à s'engager sur la piste de ce comédien-né. Les sept marches de ce roman en escalier escaladées, l'enquête le conduira au cœur des miroirs qui en jalonnent l'ascension.

2002, 192 p., 19,95 \$ [ISBN 2-922245-67-5]

ROMAN EN ESCALIER



L'ERRANCE FÉCONDE
MICHEL MUIR

(...) J'ai toujours écrit comme si je m'adressais à un Autre rêvé, que j'entrevois au bout de moi-même, au-delà de cette mouvance laiteuse, écran fluide à texture de brume, née du silence qui se formait entre chaque poème, et que traversaient, en traits de foudre, les mots que je traçais pour joindre l'autre rive, là-bas.

Michel Muir

2002, 184 p., 19,95 \$ [ISBN 2-922245-71-3]

CARNETS INTIMES



LES SOUPIRS DU CLOPORTE
PIERRE K. MALOUF

Dans un incendie sans doute provoqué par le fils de sa sœur, Jérôme Taillefer, le personnage principal du roman, a perdu ses meilleurs amis. Racontant les événements qui suivirent la catastrophe, il en analyse les conséquences, fait le portrait d'une famille, d'une ville, d'une société, presque d'une époque. Une époque pas si lointaine où un Québec traumatisé se relevait tant bien que mal du terrible coup d'éclat d'un certain Marc Lépine.

2002, 634 p., 32,95 \$ [ISBN 2-922245-74-8]

ROMAN



ŒUVRES COMPLÈTES
ANDRÉ BEAUREGARD

André Beauregard personifie merveilleusement le Mythe du poète maudit, de l'artiste-visionnaire marginalisé, hypersensible, oscillant entre la douloureuse lucidité et la folie. Dans sa vie comme dans son œuvre, il défend avec passion l'idéal poétique le plus simple, la révolte, l'amour, la quête de beauté et d'absolu. Avec lui, le poète redevient cet être pur et inspiré qui révèle à ses semblables la magie du monde.

2002, 592 p., 39,95 \$ [ISBN 2-922245-65-9]

POÉSIE

Distribution : Prologue
www.varia.com
C. P. 35040, CSP Fleury, Montréal (QC) H2C 3K4
Tél. : (514) 389-8448 • Téléc. : (514) 389-0128
Adresse électronique : info@varia.com




La Compagnie des Écrivains du Québec
100, rue Saint-Jacques, Montréal, Québec H2S 1R7